

*Le Vieillard Temps*



Romain Menini

Quand c'était jour de grande marée et que le temps bleussait, beau comme un fade hématome, — clair de lutte en haut lieu pour l'Éclat du plein jour — le Vieux venait.

Il venait marcher sur la plage.

Il déambulait là, un temps, de long en large, sans trajet défini, d'une avancée de rochers à l'autre, pieds nus, avant-bras, mains et mollets nus, son œil apostrophant le retrait des flots ainsi qu'une goutte d'eau jalouserait un vase rempli d'océan.

Pendant ce temps, la mer reflue. Limpide *decrecendo*, lent et fluide. La plage, dévoilée comme une femme au réveil, perdait peu à peu sa couverture liquide.

Le vieux, lui, semblait prendre son drame en patience ; il forait doucement, de ses orteils aux ongles grisés par le sel, la surface du sol encore humide. Pourquoi venait-il si tôt, puisque c'était pour attendre qu'Elle — la Seule — s'en allât enfin ? Depuis le quai de la gare, un mari ne voit pas avec plus de regret sa femme prendre place dans un wagon vide.

Mais, au large, il n'y avait pas le moindre bateau. Ni pêcheur ni plaisancier. Ce n'était pas jour de voyage. L'horizon, au loin, griffait son sobre tîret cadratin, libre de toute fioriture. Le ciel seul sait écrire ainsi sur l'eau.

Le vieux aux jambes maigres, qui patientait toujours, s'arrêtait parfois non loin du flux écumeux ; il regardait ses pieds s'enfoncer d'un ou deux centimètres dans la surface froidement halitueuse qu'il déliçait de son poids. Et, quand il reprenait sa marche erratique, le sable oubliait immédiatement les deux voûtes qu'il avait plantées là comme des algues aux veines gonflées d'un bleu beaucoup plus sombre que celui du ciel.

Bientôt, la marée fuissante avait laissé l'espace de blancheur escompté, la seule marge de manœuvre attendue par notre patient scholiaste. Alors la page littorale lui devenait permissive. Enfin, l'océan avait emporté toute sa trombe aqueuse comme un lent bagage. À ce moment-là, où plusieurs mètres de plage, plus lisses que jamais, se mettaient à sécher leurs grains de peau sableuse au soleil, ce n'était jamais la même heure du jour. Et, pourtant, c'était toujours le même moment que choisissait l'homme pour commencer sa moisson. — Je ne l'ai jamais vu, maintenant que j'y pense, avec une montre au poignet.

À Port-Blanc, le sable est si blanc qu'il en ferait même de l'ombre à un ciel sans nuage. C'est du moins ce que me disait un jour une vieille femme que j'avais l'habitude de croiser sur la digue. Elle n'est plus de ce monde, m'a-t-on appris il y a peu.

Le vieil homme aux yeux clairs, si clairs qu'ils paraissaient translucides, disposait désormais d'un peu plus de six heures. Il savait que le temps le pressait ; il connaissait la tardigrade urgence, le laps délaissé par le reflux fugace. Il sortait de son sac à dos un seau en plastique blanchâtre, fendu, doté d'une anse et orné de quelques escargots bleus qui en constituaient les seuls éléments décoratifs. Un enfant désirant faire des pâtés de sable eût pu demander à sa mère un tel ustensile. Mais le vieux ne remplirait pas davantage son seau de sable qu'il n'aurait l'ambition de bâtir le moindre château.

Après avoir déposé son sac à dos dans un endroit sec, il descendait vers la mer, la main passée dans l'anse du seau aux escargots, s'accroupissant çà et là pour glaner des coquillages, à chaque fois que l'océan se trouvait en avoir laissé derrière lui dans sa retraite oublieuse. Il menait sa quête jusqu'à ce que le seau fût enfin rempli à ras bord. Les seuls coquillages qui avaient droit de cité dans le seau du vieil homme étaient ceux qu'on appelle bernique ou bernicle, ou encore patelle, et que les enfants nomment plus pittoresquement chapeaux chinois. Ils formaient le plus gros des troupes cataphractes laissées là par l'océan pour couvrir son arrière-garde. Le vieux ne tenait nul compte des couteaux, trop longs, ni des palourdes, non plus que des coquilles Saint-Jacques rejetées par les pêcheurs, trop grosses ; il eût volontiers collecté les coquilles de bigorneaux, avec leur dessin tortueux, mais on n'en trouvait pas assez sur la plage — pas assez pour ce qu'il voulait en faire, du moins. Par souci d'unité et d'abondance, donc, il ne glanait que les chapeaux chinois.

Sa moisson accomplie, il remontait la plage et, après avoir trouvé l'endroit où le sable était le plus lisse, il s'asseyait.

Alors, sur le sol presque sec, sur ce sable qu'occultait encore la mer il y a une petite heure, il esquissait, comme chaque jour de grande marée où le soleil luisait, l'effort éphémère — ou plus passager encore, moins durable que le temps d'une journée sur la terre — le travail de sa Spirale.

Sur le sable, il dispose ses coquillages convexes, pointe en haut, et les répartit selon leur taille. La première patelle, qu'il choisit pour sa perfection formelle, c'est-à-dire pour la rigueur longiligne et parallèle de ses stries, constitue le point de départ de sa spire excentrique. Puis l'accumulation des chapeaux chinois lui permet d'esquisser peu à peu le

pas de vis voulu, aplati sur deux dimensions, dont la courbe retorse s'extravase toujours plus loin de son centre. À mesure qu'il colimaçonne sa fuite gyrographique vers l'infiniment grand, la largeur du trait augmente, passant de deux ou trois berniques à huit ou neuf. Mais bientôt, un tel virage labyrinthique a dévoré sans compter la totalité des coquillages amassés : le seau est vide.

Alors, le vieil homme se relevait. Une main sableuse passant dans la barbe, il reculait pour contempler l'ébauche de son œuvre, puis reprenait son seau et repartait en quête de patelles. Son seau rempli à nouveau, il revenait à la continuation de la Spirale.

Parfois, pendant les vacances scolaires, si la marée basse coïncidait avec l'heure où les enfants jouent au ballon sur la plage, certains d'entre eux se décidaient à apporter spontanément leur aide au vieux monsieur. On avait besoin de bras pour ramasser les coquillages. Certains mettaient à contribution leur propre seau, d'autres emplissaient leur tee-shirt, devenu hamac pour berniques, pendant que les derniers, torse nu, amoncelaient les coquilles vides les unes dans les autres et emportaient les piles ainsi constituées entre leurs petits bras et leur ventre, à la faveur d'un équilibre précaire. Ils faisaient un tas brut où se mêlaient petits et grands chapeaux chinois, près de la Spirale, envers laquelle tous gardaient une distance inexplicablement respectueuse. Nul ne devait toucher au dessin excentrique ; cette règle d'or, bien que tacite — le vieux n'avait jamais rien exigé de semblable, du moins pas expressément —, aucun enfant n'eût osé l'enfreindre. Personne, à l'exception de son unique auteur, ne participait au tracé de la courbe. Les petits se contentaient de fournir la matière ; la responsabilité de la forme incombait au seul vieux barbu. Le partage ne se discutait pas, d'ailleurs. Les marmots tenaient leur rôle hylique à cœur. Ils savaient que l'avancée de la forme spirante était accélérée.

rée grâce à leur aide. On devait avoir l'impression de participer à une entreprise des plus nécessaires. À une réalisation spéciale, frappée du sceau de quelque inexplicable urgence. Je vis plusieurs enfants délaisser le château commencé avec leur famille pour venir gonfler les rangs des jeunes ouvriers de la Spirale. Ce projet aux contours sacrés suscitait une émulation étonnante. On courait le plus vite possible pour aller de la réserve de berniques à la Spirale. On se prenait au jeu.

Une fois, un gosse plus espiègle que les autres s'approcha et fit semblant de vouloir piétiner le bord de la figure géométrique ; un autre l'en empêcha violemment, jusqu'à le faire tomber dans le sable, la tête la première. Le farceur repartit la queue entre les jambes, consolé seulement par une grimace vengeresse.

Le vieil homme se montrait reconnaissant envers ce déluge d'enthousiasme spontané. Il disait parfois merci aux enfants, mais guère plus, absorbé qu'il était par le devenir de son tracé exponentiel. Était-il conscient que son mutisme contribuait au respect hiératique dont faisaient preuve ses jeunes collaborateurs ? Il ne donnait aucun commentaire sur la Spirale.

Les enfants, eux, en osaient parfois certains, à voix basse. L'un disait qu'elle était toute petite ici, au milieu, mais un peu plus large là, loin du centre, et même de plus en plus grande, et qu'elle le serait encore plus si l'on continuait. Un autre, plus jeune et plus inquiet, se demandait quand est-ce qu'il allait finir, l'escargot. L'un de ses camarades lui répondait que c'allait être encore long avant qu'elle finisse, la spirale, et que c'était une spirale et pas un escargot. Parce qu'au fond, évidemment, une spirale pareille, ça ne finissait jamais, c'était comme ça. Sauf s'il n'y aurait plus de coquillages. Mais ça, c'était impossible, parce que la mer, elle remonterait toujours avant qu'on ait fini de ramasser tous les coquillages

de la plage. Alors donc c'était inutile de faire la spirale ? demandait — en substance, encore qu'à mots couverts et à grands renforts de circonlocutions — un dernier, profitant de l'absence du vieil homme qui était reparti chercher des berniques.

Inutile ? J'avoue m'être moi-même posé la question, alors que je voyais, de loin, s'élargir peu à peu la Spirale. La mer aurait de toute façon raison d'un tel dessin.

Les plus savants plagistes, sûrement un peu fâchés qu'un quidam leur subtilisât leurs enfants — ainsi qu'un nouveau joueur de flûte de Hamelin dont la musique, évidente, fût pourtant inaudible —, ces adultes, pris de cours, avaient beau comparer, en désespoir de cause, et comme si c'était du déjà-vu, l'entreprise du vieil homme à celle de *Spiral Jetty*, la grande spirale de sel tracée au fond du grand lac de l'Utah (œuvre la plus célèbre du courant qu'on nomme *land art*, précisaient-ils), j'avoue avoir été plongé dans la perplexité par la réplique plus modeste que proposait le vieux barbu de Port-Blanc. Car Robert Smithson, l'auteur de *Spiral Jetty*, avait inscrit durablement sa signature comme un corps-mort coulé dans le fond du lac, là où cet humble vieillard semblait volontiers consentir à voir tous ses efforts effacés, à chaque fois, par les vives-eaux.

Pourquoi d'ailleurs choisissait-il spécialement les jours de grande marée pour faire exister sa Spirale — et ce, moins d'une demi-journée ? Y fallait-il chercher d'absconses raisons astronomiques ? mentionner l'inouïe musique des sphères ou l'abstruse syzygie du Soleil et de la Lune, pleine ou nouvelle ?

Un jour de juillet, alors que toutes les familles avaient quitté la plage, j'eus la chance d'apercevoir le vieil homme assis sur un rocher. C'avait été une grande marée, l'un des coefficients les plus élevés de l'été. Il était là, presque seul sur la plage. Il avait mis un terme à son tracé ex-

centrique et en contemplait le résultat, qui devait presque atteindre les dix mètres sur dix. Des milliers de chapeaux chinois avaient été déplacés pour les besoins de l'œuvre fugitive. La Spirale trônait sur la plage telle une plante des sables et l'irrégularité de ses contours, qui laissait entrevoir la main de l'homme et sa faiblesse, n'en renforçait que davantage — chose étrange — le caractère naturel de sa présence sablonneuse.

La mer montait. Elle commençait de lécher le bout de la forme, prête à l'engloutir instamment. Depuis son rocher, l'homme considérait avec une attention remarquable la victoire de l'océan sur son humble entreprise. Derrière lui, venu du sentier des dunes, un chien laissé libre par son promeneur de maître se mit à aboyer, comme s'il souhaitait sortir le vieil homme du labyrinthe de sa contemplation. En vain. Ce fut comme si le collecteur de berniques ne l'entendait même pas. Il paraissait inextricablement aspiré par l'engloutissement progressif de ses coquillages.

Bientôt, l'océan avait fait disparaître la Spirale. Quand le dernier chapeau pointu eut été irréversiblement recouvert, le vieux se leva, remit son sac à dos sur ses épaules et emprunta le chemin des dunes vers l'ouest. Je crus lire un sourire de satisfaction sur son visage buriné par le vent et le soleil.

Cette semaine-là, je pris le temps de demander à toutes les personnes âgées du village si elles connaissaient l'homme à la Spirale. La plupart m'apprirent que ce vieux barbu n'apparaissait à la plage des dunes que lors des grandes marées — ce que j'avais moi-même remarqué — et qu'il n'habitait pas plus à Port-Blanc que dans les villages voisins. Aucun autochtone ne lui avait d'ailleurs jamais adressé la parole. Mais tous avaient déjà vu l'homme assis sur le sable, à l'œuvre, sous le soleil,

face à la mer. Et tous, à un moment ou à un autre, curieux, s'étaient déplacés pour voir la Spirale.

Je me promis d'aller questionner l'homme à la prochaine grande marée. Il me fallut donc attendre, à mon tour, ainsi que j'avais vu le vieil homme lui-même patienter, à chaque fois, durant le déchaloir des eaux.

Pendant plusieurs jours, le *pourquoi* de la Spirale se déroba à mon esprit. Le vieil homme marchait de long en large sur la plage de mes pensées, sans que je pusse l'arrêter à aucun moment pour lui adresser la parole. L'aporie me réveilla même la nuit ; j'étais en sueur ; la couverture était tombée au pied du lit.

Enfin, le jour où l'homme devait revenir à la plage, j'y fus aux premières heures du matin. J'avais pris quelques berniques dans mes mains, trouvés entre les rochers de la digue.

J'attendis pendant plusieurs heures, jusqu'à l'étalement de basse mer.

Mais il ne vint jamais.

Depuis ce temps, il m'arrive de collecter moi-même des coquillages, à marée basse, quand le temps le permet. Alors, assis sur la plage, j'esquisse moi-même une petite spirale en souvenir de Celle qu'il dessinait quand il venait, assis sur le blanc de la plage.

Romain Menini